

Le diable en personne ou la quête d'identité

Aurélien Boivin

Number 121, Spring 2001

Pratiques littéraires. Quelques cas-limites

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55977ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, A. (2001). Review of [*Le diable en personne* ou la quête d'identité]. *Québec français*, (121), 93–95.



Le diable en personne ou la quête d'identité

AURÉLIEN BOIVIN



Le cinquième roman de Robert Lalonde, *Le diable en personne*¹, s'inscrit dans la thématique de l'errance et de la quête d'identité qui a marqué la littérature québécoise et hanté l'imaginaire non seulement des écrivains mais de la population en général, attirée par les vastes espaces et le mirage du Sud. Qu'il suffise d'évoquer les nombreux exploits des coureurs de bois qui, dans la société traditionnelle, ont nommé le pays et conquis les inaccessibles territoires, voire les nombreux déplacements des Québécois hantés par le Sud. François Paradis, l'amoureux de Maria Chapdelaine, Vincent Douaire, le héros de *Nord-Sud*, de Léo-Paul Desrosiers, le « grand dieu des routes » du *Survenant* de Germaine Guèvremont et, plus près de nous, Jack Waterman et la Grand-Sauterelle, les deux héros de *Volkswagen blues* de Jacques Poulin, ne tiennent pas en place et s'opposent, comme nomades, aux sédentaires qui ont pris feu et lieu au pays pour assurer ce que le poète Pierre Perrault a appelé « la suite du monde ».

DE QUOI S'AGIT-IL ?

Il n'est pas facile de résumer *Le diable en personne* tant les événements qui y sont rapportés, au fil des courts chapitres, sont nombreux et la narration, éclatée. L'intrigue s'amorce avec la fuite du héros, un étranger, qui déserte Abercorn, son village d'adoption, situé à quelques milles de la frontière canadienne, en Estrie, le jour même des funérailles de son épouse, Marie-Ange Choinière, dont il a pris grand soin au cours de sa maladie. De retour du cimetière, Mathilde Choinière, la cousine de la défunte, refuse d'accompagner ses parents et décide de rentrer à la ferme à pied en coupant par un boisé. Sur les bords d'un ruisseau, elle trouve un cahier qu'elle croit avoir été écrit par un écolier. Ce n'est que 25 ans plus tard, tombant sur le document, qu'elle avait rangé, qu'elle décide de le lire. Cette lecture, rapportée çà et là dans le récit, entremêlée aux événements qui se sont déroulés à quelques endroits où est

passé l'étranger, qu'elle a aimé elle aussi secrètement, la force à tenter d'éclaircir le mystère de ce personnage énigmatique. Elle entreprend alors une longue enquête sur les traces de ce Métis errant qui la conduit à une ferme du Lac-Brome, au presbytère de Lac-Mégantic, puis, de l'autre côté de la frontière, à Indian Stream, dans le New Hampshire et, de là, en Louisiane, tant décrite dans le cahier, où elle meurt, au terme de sa quête, alors qu'elle s'apprêtait à toucher son but. C'est cette enquête qui lui permet de reconstituer le passé du héros.

LE TITRE

Le titre, *Le diable en personne*, traduit bien l'énigme, le mystère qui entoure l'étranger, Laurel Dumoulin, alias Jos Pacôme, alias Warden Laforce, réfugié en Louisiane sous le nom de Laurel Mills. Dès son arrivée au pays, ce *survenant* peu bavard, doté d'une force herculéenne, résistant au travail de la ferme, suscite la jalousie et alimente les conversations. Ce taciturne qui aime la solitude et qui dérange par son attitude énigmatique, est associé au diable. Dès son engagement comme ouvrier agricole, Marie, une des filles du fermier Bazinet, remarque, quand l'étranger « a pris d'instinct la place du maître de la maison » (p. 28), qu'il a souri « [c]omme un démon », dira-t-elle « plus tard. Beaucoup plus tard » (p. 28). « C'est le diable en personne, cet homme-là » (p. 49), avouera-t-elle un jour, le qualifiant de « grand diable » (p. 89 et 145) lorsqu'elle semble avoir découvert l'amour illicite de cet homme pour son jeune frère Florent, transformé depuis l'arrivée de l'étranger. Mathilde, jalouse de sa cousine Marie-Ange, tente de la décourager de l'épouser : « Tu peux pas te marier avec cet homme-là, Ange ! C'est le diable ! C'est le diable ! » (p. 57), accusation qu'elle regrettera plus tard. Des années auparavant, alors que l'étranger était garçon de bétail dans un ranch du New Hampshire, le patron de l'étranger, Morton Pierce, fier de ses exploits, l'avait lui aussi associé au Malin : « J'sais pas pourquoi j'te garde avec moi.

T'es casse-cou sans bon sens. Le diable en personne ! ». Succombant aux charmes du jeune Florent, qui lui donne un « baiser au goût de rivière » (p. 108), Jos lui-même lui lance : « T'es le diable en personne ! » (p. 108), réalisant ainsi, par cette phrase en apparence banale qui reprend le titre, comme l'a fait remarquer Gilles Dorion, « l'osmose complète entre les deux [amants]. C'est l'état d'innocence qui les unit, qui leur fait éprouver l'un pour l'autre une passion, autrement coupable, mais pour laquelle, tout naturellement, ils n'éprouvent aucune culpabilité, aucun remords² ».

LE TEMPS ET LE DÉCOR

Le temps et le décor (ou l'univers) sont intimement liés dans ce roman ponctué de plusieurs fuites à des moments précis de l'existence, des nombreuses vies, devrions-nous dire, du héros qui change autant de fois de nom. L'intrigue s'amorce avec l'arrivée de Jos Pacôme, le bel étranger, le 27 mai 1916 (p. 27) à la ferme des Bazinet, sur le bord du lac Brome. Est évoqué aussi le lac Memphrémagog. Il se marie à Marie-Ange Choinière à Abercorn, après s'être enfui de la ferme des Bazinet, au lendemain de la mort de Florent. La narration reste silencieuse sur son arrivée dans ce petit village, où tout le monde se connaît et épie les gestes du nouveau couple, perçu comme étrange. Seule Mathilde, qui habite à Sainte-Anne-de-la-Rochelle, petit village de la nouvelle MRC du Val-Saint-François, en Estrie, situé à quelques milles de Bonsecours, où sont établis les parents de Marie-Ange, fournit quelques renseignements sur sa passion pour cet homme de laquelle se met à la recherche, quelque 25 ans après la mort de sa cousine. Après sa fuite du Lac-Brome, en 1917 (p. 10, tableau généalogique : Florent est mort cette année-là), Jos Pacôme s'est réfugié à Lac-Mégantic, sous les traits d'un mendiant où il est démasqué en raison de son infirmité – il claudique. Arrêté, emprisonné puis jugé, non pas pour le meurtre de l'adolescent mais pour enlèvement de

mineur, ainsi que l'indique le document que consulte Mathilde au presbytère de Lac-Mégantic : « "Sera châtié, mais non pendu". C'était écrit dans la dernière page du document. Et, tout en bas, en grosses lettres : "LE FOUET" » (p. 169). Enfin, après la mort de Marie-Ange, en 1931, il s'enfuit à nouveau aux États-Unis, en Louisiane, lui qui était né dans une réserve, à Indian Stream, d'un père indien et d'une mère blanche. Il s'est enfui de son village à l'âge de 12 ans pour s'exiler au New Hampshire. C'est en Louisiane, en 1961 (p. 10), que meurt Mathilde au terme de sa longue quête et de sa conquête, 30 ans donc après avoir trouvé le cahier qu'elle a attribué mais bien plus tard, non plus à un écolier, mais au jeune Bazinet, qui y confessait à mots couverts sa passion pour Jos, ainsi qu'il s'appelait à cette époque.

LA STRUCTURE

Loïn d'être linéaire, l'architecture du roman est complexe, mais non moins habile, car elle rend bien compte du talent de Robert Lalonde, de plus en plus à l'aise avec les mots qu'il use avec parcimonie souvent, donc avec l'écriture. Constitué de 68 courts chapitres – le plus long ne fait même pas cinq pages – qui s'emboîtent ou se superposent, de façon capricieuse en apparence, mais non gratuite a dit Gilles Dorion, même s'ils ne sont pas rapportés de façon chronologique, *Le diable en personne* ne raconte pourtant qu'une histoire : la fuite d'un homme aux multiples vies qui, en définitive, cherche son identité. Au lecteur, forcé d'occuper un rôle actif, de découvrir l'habileté du romancier qui a réussi à juxtaposer au moins cinq micro-récits, se terminant tous par une fuite, même celui qui rapporte l'histoire de Mathilde, important dans la diégèse puisque c'est cette femme qui, 30 ans plus tard, réussit à coller les morceaux du casse-tête. Elle décide, finalement, de partir à la recherche de l'étranger qu'elle a aimé elle aussi en secret et qu'elle accuse de lui avoir volé l'amour de Marie-Ange, sa cousine, qu'elle aimait d'un amour illicite. Tous ces chapitres, désordonnés en apparence, se rassemblent à la manière des pièces d'un casse-tête pour n'en former qu'un que nous livre un narrateur omniscient, bien secondé par Mathilde la persévérante, dont le rôle est de constituer cet assemblage remarquable. De cette structure, Yvon Bernier a écrit, non sans une certaine ironie, qu'elle constituait « un véritable défi pour les amateurs de sémiotique, de narratologie, etc., auxquels il est susceptible de procurer des frissons diégétiques d'une intensité propre à inquiéter sérieusement les confesseurs de ces bonnes âmes¹³ ». Il faut reconnaître que cette façon de procéder qu'avait déjà choisie le romancier, mais peut-être avec moins de succès dans des romans précédents, ne manque pas

d'audace et a probablement pour but de susciter l'intérêt, à la manière des auteurs de romans policiers, et de lui permettre une intrusion dans l'histoire racontée dans la fiction, en le tenant constamment en alerte. C'est ce que semble aussi révéler la brièveté des chapitres et cette écriture concise tout en étant limpide et précise.

C'est Mathilde, pourtant isolée et abandonnée de tout le monde, qui devient la narratrice intradiégétique et omnisciente de cette histoire que nous lisons au fur et à mesure des découvertes de ce personnage. Elle intègre habilement de la narration des lettres jaunies par le temps qu'elle a jadis reçues de Marie-Ange, d'autres lettres qu'elle a découvertes au cours de son enquête, celles de Marie-Ange et de sa mère, le journal de Florent, dont elle nous donne à lire des extraits de cette « histoire qui n'a pas de sens et qui parle à mots couverts de sa grande passion secrète pour l'étranger » (p. 69), texte que Marie-Ange a déjà qualifié d'« étrange » mais « beau » (p. 86).

LES PERSONNAGES

L'étranger. Il est connu sous au moins quatre noms différents, soit par ordre de présentation : Jos Pacôme, Laurel Dumoulin, Warden Laforce et Laurel Mills. Il ressemble étrangement à l'Indien Kanack d'un roman antérieur de Lalonde, *Le dernier été des Indiens*⁴. Énigmatique il l'est et le demeure même au terme de la lecture, car il ne livre pas tous ses secrets. Son origine reste vague. Mais on sait qu'il s'est enfui parce qu'il « rêv[ait] d'ailleurs, de liberté, d'errance, [...] de vagabondage, même de bannissement si c'est le prix à payer pour que cesse le cercle infernal : attendre, danser, prier, travailler toujours et longtemps patienter dans les files d'attente, les jours de ration. Non cette vie-là n'est pas pour lui, c'est sûr » (p. 82). Il est prêt à tout pour être libre, même s'il doit passer une bonne partie de ses vies à se cacher ou, à tout le moins, à taire sa véritable identité. Car, s'il sait, s'il peut aimer, il est plutôt introverti, mais sait écouter son corps et provoquer les autres par sa passion pour Florent, qu'il ne tente pas de dissimuler, même si c'est le jeune qui prend l'initiative. Il n'est habité d'aucun remords. S'il se sent coupable de quelque chose, c'est de ne pas avoir appris à nager au jeune, comme il l'avait promis. Il est silencieux, encore plus que le pourtant taciturne Survenant. Mais, en dépit de son handicap physique, dont il a hérité à la suite de l'une de ses fuites, il est tout aussi fort que le personnage de Germaine Guèvremont, assommant d'un seul coup de poing Georges Bazinet au cours d'une rixe. Il se dévoile peu, si ce n'est au curé de Lac-Mégantic à qui il fait une confession qu'il force son avocat à lire à son procès, et à un couple d'Irlan-

dais qu'il croise à la gare d'Albany et à qui il « avait fait le récit de sa vie d'errant » (p. 179). C'est ce qu'on pourrait appeler un excentrique exogène qui, dans chaque endroit où il se réfugie, perturbe les habitudes de quelques personnages, tels Florent, Marie-Ange, Mathilde, voire Marie, qui semble avoir été la première à le démasquer. Il demeure ainsi pendant tout son passage d'abord au Lac-Brome puis à Abercorn, un véritable étranger, même aux yeux de ses beaux-parents, ainsi que le révèle la lettre de la mère de Marie-Ange (p. 15-16) et qui dérange la jeune épouse : « "L'étranger. Elle l'appelle encore l'étranger !" Ils ne s'habitueront jamais. Ils ne l'accepteront jamais. Un homme sans passé et qui se tait quand on lui demande » (p. 16). En plus, « il boite. Sa hanche droite, comme une coquetterie, saille sous le pantalon. Ça lui fait une démarche qui fait peur, comme un bonhomme-sept-heures. Il a quelque chose de louche. Il est louche. Sur sa hanche aussi, il se tait, l'étranger » (p. 16).

Marie-Ange Choinière. C'est l'épouse de l'étranger, dont la narration ne révèle guère d'indice sur ses amours. Elle n'est pas curieuse ainsi qu'elle le précise quand elle affirme aimer son étranger, sans chercher à savoir, à connaître ni son passé, ni son présent, ni son futur. Comme son prénom l'indique, elle est douce et intentionnée pour celui qu'elle aime à qui elle n'adresse jamais un reproche, même quand elle découvre et parcourt le cahier de Florent que son mari lui demande de lire à haute voix. L'attitude des gens de son entourage la dérange qui l'épient depuis son mariage dans le but avoué de découvrir le secret du mari qu'elle a choisi. C'est cette trop grande attention qui altère sa santé. Elle dépérit, après une douzaine d'années de mariage qui ne lui a donné aucun enfant, comme si le mari l'avait délaissée : elle meurt toutefois dans les bras de celui qu'elle aime, refusant de voir ses propres parents qui n'ont jamais compris sa décision d'épouser l'étranger.

Florent Bazinet. Adolescent de 16 ans à peine qui vit en parfaite osmose avec Jos Pacôme, l'étranger survenu d'il ne sait où, au printemps 1916, et qui a perturbé son existence. Grand lecteur que l'on destine à la pré-trise, mais mal dans sa peau, il devient écrivain et tente de s'épancher dans son cahier, sorte de journal intime dans lequel il relate sa passion pour Jos, qui le bouleverse profondément. Il est asocial, refuse de participer aux travaux de la ferme, comme les jeunes campagnards de son âge, et cherche constamment la présence de celui qu'il aime passionnément, au point de prendre lui-même toutes les initiatives. Cet amour le perdra : il meurt noyé en partageant, secrètement, un moment privilégié avec lui.

Mathilde Choinière. Cousine de Marie qu'elle aime de façon illicite, comme Florent aime Jos, elle est profondément perturbée par sa décision d'épouser Laurel, qu'elle aime aussi en secret. Après la mort de Marie-Ange, elle devient taciturne et vit en quelque sorte comme une recluse avec ses parents. Ce n'est qu'après 25 ans de solitude qu'elle décide de partir à la découverte du passé de Jos et à sa recherche. Au terme de son enquête, elle meurt à Baton Rouge en Louisiane, en 1961, après avoir réussi à démêler, à partir du cahier de Florent, l'écheveau d'énigmes qui ont marqué l'existence de l'étranger, devenu pour elle un intime, maintenant qu'elle a découvert une bonne partie de ses secrets.

Il y a encore des personnages secondaires, comme Marie Bazinet et ses frères, Georges et Julien, la mère de Marie-Ange, Morton Pierce, son patron cow boy du New Hampshire, etc., dont le rôle est de supporter l'action des personnages principaux.

LES THÈMES

La fuite. Il y a au moins cinq, peut-être six fuites, associées à l'errance, dans *Le diable en personne*, quatre qui mettent en cause l'étranger, soit sa fuite de sa tribu à 12 ans, celle du ranch à la suite de la mort de son patron, celle du Lac-Brome, après la mort de Florent, et celle qui a suivi la mort de Marie-Ange, le jour même des funérailles de son épouse. C'est ni plus ni moins à une fuite que l'on peut associer d'abord l'immobilité de Mathilde, qui dure 25 ans, puis son départ, sa quête à la recherche de l'étranger, après avoir découvert les secrets de son existence. Cette fuite, on peut encore la rattacher à la reconquête de son passé. On pourrait même évoquer la fuite de Florent qui se coupe du monde en quelque sorte en se réfugiant dans l'écriture, dans la création pour pouvoir « vivre sans être brisé par le monde » (p. 71). Ces fuites sont encore associées, du moins pour le héros, « le diable en personne », à la recherche d'identité.

L'amour. C'est, avec la fuite, l'un des thèmes dominants du roman, que l'on retrouve

dans tous les romans de l'auteur. L'amour peut être ressenti non seulement entre deux êtres du sexe opposé, comme cela semble plus normal, mais aussi entre deux êtres du même sexe, comme dans *Le dernier été des Indiens* avec lequel *Le diable en personne* a beaucoup d'affinités. Lalonde évoque même le triangle amoureux. L'amour chez Lalonde est inconditionnel, souvent passionné, telles les amours illicites de Florent et Jos, animé par un désir fou de la part de l'adolescent qui se confie à son journal. Il semble en être ainsi de l'amour de Mathilde pour sa cousine et pour Jos : « Il était pour moi cet amour-là, et aussi le chevaleresque boiteux, ce grand cœur épouvantable, ce bel inconnu que j'aurais connu, moi, que je connais de jour en jour, jusqu'au plus secret, bien mieux encore que Marie-Ange, sa femme. D'ailleurs, Marie-Ange aussi était pour moi. Nous sommes, tous les trois, les seuls personnages de cette histoire, notre histoire, la plus belle, la plus terrible du monde. Mais il n'y a que moi qui le sache, moi qui le veuille, il n'y a que moi qui en souffre » (p. 85).

La nature. Elle est importante comme dans d'autres romans de Lalonde. Dans *Le diable en personne*, loin d'être un simple accessoire, la nature participe au décor et à l'intrigue. Elle traduit bien l'innocence des personnages, leur naïveté et leur pureté aussi. La relation entre la nature et l'être humain est si forte qu'elle donne lieu à d'intimes révélations, telle celle-ci : « Il est sorti de lui-même, Warden, à cause de cette grosse sensation d'amour qui transforme la nuit, la patrie et la lune, en un long fleuve de sang chaud qui traverse le monde en passant par le cœur » (p. 97).

La liberté. C'est pour conquérir la liberté, une certaine indépendance que Warden décide un jour de quitter sa tribu, puis le ranch où il semblait pourtant heureux pour conquérir le monde. Il se réfugie dans les Cantons de l'Est et connaît là un intense bonheur, d'abord avec Florent, puis avec Marie-Ange. C'est à nouveau pour être libre qu'il s'exile en Louisiane, dans l'espoir sans doute de revivre ses

amours avec Florent, qui lui avait décrit, comme s'il y était déjà allé, les bayous invitants de cette contrée souventes fois imaginée.

LA SIGNIFICATION DE L'ŒUVRE

Avec *Le diable en personne*, Robert Lalonde a voulu s'attarder aux relations humaines et interpersonnelles. Janet M. Paterson a bien saisi la portée du roman quand elle écrit que « cette histoire, qui est remplie de suspense et de magie, oblige le lecteur non seulement à s'engager dans un récit complexe, mais à aborder la question de l'altérité : en incarnant une étrangeté angoissante, *Le diable en personne* remet en question les valeurs sociales et la présence de certains tabous⁵ ». Gilles Dorion en arrive à la même conclusion quand il écrit que « les liens amoureux que nouent ses personnages sont jugés, soupesés, analysés par la société bien-pensante qui les encadre⁶ ». Ce qui donne un sens à l'œuvre, c'est encore le héros, qui, malgré ses souffrances, ses privations et ses secrets, réussit à aller vers l'autre, à le rencontrer, à l'accepter. Le lecteur, après avoir dévoré cette histoire, ne peut que regarder au-delà des apparences pour percevoir ces êtres sortis de l'imaginaire du romancier comme des êtres humains et non comme des brutes ou des diables.

NOTES

1. Robert Lalonde, *Le diable en personne*, Montréal, Boréal (Boréal compact n° 108), 1999, 186 p. [1^{re} édition : Paris, Éditions du Seuil, 1989].
2. Gilles Dorion, « *Le diable en personne* », *Québec français*, n° 78 (été 1990), p. 75.
3. Yvon Bernier, « *Le diable en personne* ou l'épanouissement d'un talent », *Lettres québécoises*, n° 57 (printemps 1990), p. 21.
4. Voir Aurélien Boivin, « *Le dernier été des Indiens* ou l'amour interdit », *Québec français*, n° 106 (été 1997), p. 88-91.
5. Janet M. Paterson, « L'altérité, le fou et le diable », *Voix et images*, vol. XVI, n° 1 (automne 1990), p. 175.
6. Gilles Dorion, *op. cit.*, p. 74.



Éditions Nota bene

Des livres pour savoir
Des outils pour les professeurs

<p>François Ricard</p> <p>Introduction à l'œuvre de Gabrielle Roy (1945-1975)</p> <p>François RICARD</p> <p>200 p. 10,95 \$</p>	<p>Jacques Blais</p> <p>Parmi les hasards</p> <p>Dix études sur la poésie québécoise moderne</p> <p>Jacques BLAIS</p> <p>277 p. 11,95 \$</p>	<p>André Belleau</p> <p>Le romancier fictif</p> <p>Essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois</p> <p>André BELLEAU</p> <p>231 p. 11,95 \$</p>
--	---	---